

NOTRE PART D'OMBRE

HANNA HALPERIN

NOTRE PART D'OMBRE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alice Delarbre

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Something Wild*
Éditeur original : Viking Press
© 2021 by Hanna Halperin

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03623-5

Pour Sofia et Gabe

Quand elles étaient petites, Nessa et Tanya Bloom jouaient à se poursuivre dans l'escalier de leur maison. Celle qui prenait sa sœur en chasse s'approchait tout près, sur ses talons, tendait une main pour lui agripper les chevilles, lui pincer les hanches, lui donner une tape sur les fesses. C'était drôle au début, cette exaltation de la fuite, cette exaltation de la poursuite. Elles riaient, enivrées par cet affrontement, par sa frivolité, jusqu'à ce que celle qui cherchait à s'échapper hurle : « Stop, j'ai les frissons du ventre ! »

Les frissons du ventre étaient une sensation qu'elles éprouvaient parfois dans leurs rêves – celle de ne pas réussir à courir assez vite, alors que les longs doigts fureteurs et possessifs d'un poursuivant étaient sur le point de les atteindre. Elles ne se faisaient jamais mal entre elles ; elles n'étaient pas du genre à se plaquer au sol, et elles ne se battaient pas. Elles se disputaient sans arrêt, mais sans en venir aux mains – pour savoir qui passerait en premier, qui aurait le rose, qui aurait le bleu. Elles hurlaient à tour de rôle, pour défendre ce qui était juste, légitime, pour

s'imposer dès lors que l'une s'estimait plus méritante que l'autre. Leur mère avait pour habitude de lever l'index. « Vous voulez vraiment vous écharper pour un grain de poussière ? » leur demandait-elle. Et en général, la réponse était oui.

Néanmoins, elles ne s'écharpaient pas quand elles étaient dans l'escalier. C'était un jeu, jusqu'à ce que l'une d'elles ressente les frissons du ventre, et alors, d'un coup, elles s'arrêtaient.

Un jour, lors d'un trajet de retour de vacances – parents à l'avant de la voiture, sœurs à l'arrière –, Nessa et Tanya avaient observé un vieux qui les doublait en décapotable rouge. Il avait croisé leur regard et, d'un air de conspirateur, il avait souri et posé un doigt sur ses lèvres : *chut*... Elles avaient poussé des cris – de surprise, de gêne, de fureur... de quoi exactement ? Elles n'en savaient trop rien. C'était électrisant. Cette sensation des frissons du ventre, là, sur une autoroute.

– Hé oh ! Vous n'allez vraiment rien faire ? avaient-elles imploré leurs parents. Vous n'avez pas envie de tuer ce détraqué ?

À l'époque, leurs parents étaient encore ensemble. Et ils s'étaient contentés de rire. Bien attachées sur la banquette arrière, Nessa et Tanya s'étaient senties à l'abri. La petite voiture familiale leur avait paru aussi sûre et impénétrable qu'un vaisseau spatial, filant sur l'autoroute. Nessa s'en souvient, chaque fois qu'elle emprunte l'autoroute du Massachusetts, la « Mass Pike », du regard de ce type en voiture, comme s'il savait que rien ne pouvait lui arriver.

Ils étaient revenus au fil des années – les frissons du ventre –, pas seulement dans l'escalier, mais dehors aussi, dans d'autres endroits, avec d'autres hommes. Nessa ne peut s'empêcher de penser que son corps a su avant elle qu'un certain type de danger l'attendait. Avant qu'elle ne le comprenne.

Son pire souvenir des frissons du ventre, ce souvenir dont elles ne parlent jamais, Tanya et elle – ne serait-ce que pour admettre que ça a eu lieu –, elles l'ont ressenti lors d'une soirée chez Dan, quatorze ans plus tôt. Nessa n'a jamais commis pire erreur de sa vie. Et pourtant, dans ses phases les plus sombres, ce qui s'est passé lui paraît inéluctable. Comme si elle avait toujours été destinée à atterrir dans cette maison délabrée, sur ce canapé défoncé, accompagnée de sa petite sœur. Comme si toute son existence, elle avait pris cette direction. Comme si, enfants, se poursuivant dans l'escalier, Tanya et elle se préparaient l'une l'autre à ce qui les attendait.

I

En toute honnêteté, Tanya Bloom n'a pas le temps de faire la route jusqu'au Massachusetts pour vider sa maison d'enfance. Elle a des dizaines de dossiers à éplucher, et même si elle compte emporter son ordinateur, les chances qu'elle puisse avancer sont maigres. Aider sa mère à quitter le 12 Winter Street promet d'être éprouvant, et Nessa ne fera sans doute pas grand-chose. D'ailleurs, mieux vaudrait que Tanya envoie sa mère et sa sœur passer la journée à Boston et qu'elle se charge, toute seule, d'arpenter les pièces avec de gigantesques sacs-poubelle pour jeter la plupart des choses. Sa mère a beaucoup de mal avec les au revoir, quelle que soit la situation.

Ce déménagement n'a aucun sens. La prétendue propriété dans le New Hampshire dont son beau-père, Jesse, a récemment hérité n'est rien de plus qu'un terrain vague poussiéreux. La bicoque qui s'y trouve est si vieillotte et lugubre que Tanya a à peine pris le temps de faire défiler les six photos qu'elle avait reçues sur son téléphone avant d'appeler sa mère pour la convaincre de renoncer à ce projet.

– Jesse va la retaper. On a plein d'idées !

Voilà ce que Lorraine répétait en boucle avec un entrain qui confinait tellement à l'hystérie que Tanya avait compris que Jesse devait être assis juste à côté d'elle. La conversation n'avait pas duré plus de trois minutes.

Tanya a posé deux jours de congé pour faire le voyage – un jeudi et un vendredi –, et c'est une première depuis qu'elle a pris ce poste de procureur adjoint à Manhattan, un an auparavant.

– Comment tu vas occuper ton week-end sans moi ? demande-t-elle à Eitan, son mari, ce matin-là. Tu devrais sortir avec Will. L'aider à faire de nouvelles rencontres.

Il est six heures trente, ils n'ont pas traîné au lit aussi tard depuis une éternité – des mois au moins. N'importe quel autre jeudi, à cette heure, Tanya viendrait tout juste de rentrer de la salle de sport, elle serait sur le point de se lancer dans la folle course matinale pour être à la station de métro de la Seventy-Ninth à sept heures cinquante dernier carat.

Eitan grimace.

– C'est encore trop tôt. Et Will n'est pas armé pour faire face aux New-Yorkaises.

– Son ex était new-yorkaise, rétorque Tanya en roulant sur le flanc vers lui.

C'est le moment de la journée où elle le préfère, quand il ne s'est pas encore lavé, rasé, ni brossé les dents, et qu'il est encore un peu flou après sa nuit de sommeil. Elle est la seule au monde à le voir comme ça.

– Peut-être, mais il a besoin de quelqu'un de gentil. Pourquoi pas une fille du Midwest ?

– On connaît des gentils, nous ?

– Pas vraiment, répond-il avec un sourire, avant de lui prendre la main. Hé ! Pourquoi pas ta sœur ?

– Je crois qu'elle a rencontré un type au travail, un minable. De toute façon, je ne te laisserai jamais arranger le coup entre Will et Nessa.

– Et pourquoi ça ?

– Il est trop gentil pour elle. À moins que ce ne soit elle qui est trop gentille pour lui.

Même si « gentille » n'est pas vraiment le mot que Tanya cherche.

– Où est le problème alors ?

– Deux vrais gentils ne peuvent pas être ensemble. Ils s'ennuieraient. Il n'y aurait aucune tension entre eux.

– Donc j'en déduis que c'est moi le gentil dans notre couple ?

– Évidemment. Je ne connais pas plus bonne poire que toi.

Tanya lui tapote le ventre.

Son téléphone portable vibre sur la table de nuit, et elle se penche par-dessus Eitan pour jeter un coup d'œil à l'écran. C'est un texto de Nessa.

Merde, je crois que j'ai une cystite.

Des points de suspension s'animent dans la bulle suivante, avant l'arrivée de plusieurs autres textos, coup sur coup.

C'est normal de faire pipi 7 fois en 1 heure ?

J'ai l'impression que je vais perdre mon vagin urètre.

Pas normal, non, répond Tanya. *Tu veux que je demande une ordonnance à Eitan ?*

Oui, s'il te plaît ! écrit Nessa.

OK. Bois en attendant.

Tanya repose son téléphone.

– Nessa a besoin d'une ordonnance pour des antibiotiques. Elle a une infection urinaire.

– Elle devrait faire une analyse d'urine avant...

– Eitan, lorsqu'on est une femme, on sait quand on a une cystite.

– Histoire de se faire prescrire les antibiotiques adaptés.

– Prescris ceux que tu as l'habitude de donner à tes patientes. On ne va pas se prendre la tête pour ça.

– D'accord.

Eitan attire la main de Tanya vers lui pour y déposer un baiser.

– Bon, tu es sûre de ne pas vouloir leur dire ? Pas même à Nessa ?

Tanya secoue la tête.

– Et tu ne penses pas qu'elles le remarqueront ?

– Non, dit-elle d'un ton sans appel.

La seule personne qui connaisse assez le corps de Tanya pour avoir repéré des changements, c'est Eitan. Selon les prédictions des livres et de son médecin, son ventre ne tardera pas à s'arrondir, et cette pensée la terrifie.

Tanya a rencontré Eitan Abrams trois ans plus tôt, lorsqu'elle était en deuxième année de droit à Columbia, et

lui en troisième année de médecine au Mount Sinai. Dès le début, elle a été attirée par cet homme tendre et grave. Il était juif, comme le père de Tanya avec le même type de beauté. Des yeux aux paupières lourdes et aux longs cils, couleur olive verte, un regard vif. Son nez avait quelque chose de noble.

Ils n'avaient pas cherché à avoir d'enfant. Ils avaient tous deux vingt-huit ans, et selon elle ils étaient trop jeunes de quasi dix ans pour devenir parents dans le monde actuel. Ils avaient des vies actives, bien remplies et satisfaisantes ; nul besoin d'un bébé par-dessus le marché.

Et pourtant, le mois précédent, Tanya avait eu du retard. Elle avait acheté un test de grossesse sur un coup de tête pendant sa pause déjeuner. Elle ne s'attendait à rien. Elle avait même été surprise par cet achat impulsif. Elle n'avait pas pour habitude de réagir avec autant de fébrilité ; elle avait toujours été prudente et n'avait, de toute façon, jamais multiplié les rapports sexuels. Elle avait vidé une bouteille d'eau, puis elle s'était enfermée dans les toilettes du Starbucks avec son test. Deux lignes roses étaient rapidement apparues dans la petite fenêtre. Sa première pensée avait été : est-ce que je vais devoir m'absenter du travail pour avorter ? La seconde : il y a un petit être – moitié Eitan, moitié moi – dans mon utérus à cet instant très précis.

Ce soir-là, dans la rame de la ligne 1, si bondée que Tanya avait à peine assez d'espace pour respirer, elle avait jeté un coup d'œil aux places les plus proches des portes, celles réservées aux personnes âgées, handicapées, enceintes. Un

sentiment proche de la colère l'avait traversée. Elle ne voulait pas de traitement de faveur. Elle ne voulait pas qu'on attende d'elle qu'elle s'asseye. Elle avorterait, oui, avait-elle décidé, fin de la discussion.

Arrivée chez elle, une demi-heure plus tard, elle avait senti dans le hall de l'immeuble une odeur d'ail rôti. Eitan préparait le dîner. Il voudrait garder le bébé, Tanya le savait. Ce maudit Eitan ne désirerait rien de plus au monde.

Il avait rompu avec son éducation orthodoxe des années auparavant et n'était plus pratiquant. Il n'avait rien d'un moralisateur non plus, et il n'adhérait évidemment pas au mouvement anti-avortement. Mais il avait tout du bon père de famille. Ce qui, elle en était consciente, aurait dû lui plaire.

Il avait été élevé dans une famille juive orthodoxe modérée. En tant que benjamin, et seul garçon, d'une fratrie de cinq enfants, il avait pris conscience dès son plus jeune âge de l'hypocrisie de la religion. À la synagogue, alors que son père et lui priaient en bas avec les autres hommes, sa mère et ses quatre sœurs aînées prenaient place sur le balcon bondé et étouffant – en été, les ventilateurs étaient si bruyants que les femmes entendaient à peine le rabbin.

En réalité, c'était sa colère à l'encontre de ses parents, bien plus que toute règle ou rituel archaïques, qui avait éloigné Eitan de la religion. Pourtant, Tanya apercevait encore parfois des vestiges de traditionalisme chez son mari. Ils croisaient une famille dans la rue, et Eitan souriait d'un air approbateur – alors que Tanya, elle, se crispait. Et il ne

s'agissait pas de n'importe quelle famille, non, Eitan aimait les grandes familles conventionnelles. Une mère et un père, une flopée d'enfants, tous ces gènes mélangés et répartis au hasard pour créer des êtres différents et néanmoins apparentés. Ça agaçait Tanya de voir le visage d'Eitan s'éclairer devant un jeune couple avec un bébé dans une poussette, ou devant un père portant un enfant sur les épaules, accompagné de sa femme dévouée, enceinte.

Eitan affirmait qu'elle se trompait, mais Tanya savait qu'il ne voulait pas seulement avoir des enfants avec elle... il voulait des enfants juifs.

Quand Tanya était plus jeune, sa propre famille s'était aussi prêtée au jeu des rites religieux. Suivre des cours de Talmud Torah, allumer la hanoukia, aller à la synagogue pendant la période des fêtes juives... Et lorsque son père avait quitté sa mère, une grande partie de ces habitudes s'était perdue. Lorraine était en principe catholique – même si elle n'avait pas mis les pieds dans une église depuis son enfance –, et en l'absence de Jonathan, elles avaient toutes les trois renoncé à leur judaïsme. Elles n'en voyaient plus l'intérêt.

– Qu'est-ce que tu prépares ? avait-elle lancé en entrant dans l'appartement.

Elle se préparait à lui parler du test de grossesse.

– La recette aux aubergines, avait-il crié de la cuisine.

Après s'être délestée de son sac et de son ordinateur, Tanya était allée trouver Eitan. Ils avaient échangé un baiser rapide.

– Comment s'est passée ta journée ? lui avait-il demandé en retournant aux fourneaux.

Elle avait retiré ses chaussures à talon.

- Intéressante.

- Et ta réunion, ça a été ?

- Pas mal, oui. Je te raconterai plus tard.

Elle avait pris un verre sur l'égouttoir pour le remplir d'eau. Elle tremblait.

- Je disais donc que ma journée avait été intéressante, mais pour une autre raison.

- Ah ?

Eitan avait réglé le feu sous les aubergines pour qu'elles mijotent tranquillement, puis il avait ajouté en les remuant :

- Comment ça ?

- Je suis enceinte.

Tanya n'avait pas prévu d'annoncer les choses de façon aussi abrupte, sans aucun préambule. Elle n'avait même pas su, sur le moment, ce qu'elle ressentait en prononçant ces mots à voix haute.

Eitan avait fait volte-face. Il avait un air presque comique, avec ses yeux qui lui mangeaient la moitié du visage.

- Tu plaisantes, hein ?

- Parce que tu penses que c'est le genre de blague que je ferais ?

- Tu es vraiment enceinte ?

- Si je me fie au test que j'ai acheté en pharmacie ce midi, oui.

Eitan avait alors eu un sourire si large que Tanya avait gémi. Elle avait néanmoins été surprise de constater qu'elle retenait des larmes.

Il avait lâché la spatule et s'était pratiquement jeté sur elle.

- La vache !
- J'ai dit la même chose, avait-elle ri en lui rendant son étreinte.
- Oh, Tanya...
- Il l'avait serrée si fort qu'elle avait poussé un petit cri.
- Eitan, tu vas le tuer.
- Il avait, évidemment, fondu en larmes.
- Chéri, les aubergines, lui avait-elle dit.
- On s'en fout des aubergines !
- Elle avait alors compris qu'il n'y aurait pas d'avortement mais un bébé. Il était déjà là.

Tanya avait plusieurs raisons de vouloir cacher sa grossesse à sa mère et à sa sœur. Elle finirait par les en informer, bien sûr. Elle n'avait pas le choix. Elle avait cependant l'intention de repousser cette annonce tant qu'elle pourrait physiquement cacher son état.

Tanya n'aimait pas particulièrement attirer l'attention sur son corps. Non, ce n'était pas tout à fait exact. Elle aimait, de temps en temps, retenir l'attention de certaines personnes – Eitan, surtout, même s'il lui arrivait d'apprécier la sensation de susciter l'admiration d'autres hommes et même d'autres femmes, du moment qu'ils gardaient leurs distances, qu'ils savaient se montrer discrets et pas trop rustres... Et il fallait qu'ils soient eux aussi attirants, d'une façon ou d'une autre.

Pourtant elle appréhendait l'arrondissement de son ventre. Elle voyait bien la façon dont les gens se comportaient en présence des femmes enceintes. Soudain, tout le

monde se sentait autorisé à fixer bouche bée leur abdomen, à leur poser, sans détour, des questions d'ordre physiologique. *Vous avez la nausée ? Des fringales ? C'est votre premier ? Vous en voulez d'autres ?*

Plus jeune, Tanya avait partagé une intimité physique avec sa sœur et sa mère qui était aussi confortable que naturelle et qu'elle avait aujourd'hui du mal à se représenter. Il y avait pourtant eu une époque où elles se montraient nues les unes devant les autres sans la moindre gêne. Elles se baignaient sans maillot, elles occupaient la salle de bains en même temps, alors que l'une d'elles se douchait. Elles allaient aux toilettes sans fermer la porte. Lorsque Tanya avait eu ses premières règles à treize ans, Nessa lui avait montré comment mettre un tampon, en servant elle-même de cobaye. Et lorsque, un beau jour, elle avait décidé de se raser entièrement les poils pubiens, « juste pour voir ce que ça donne », elle s'était empressée d'aller présenter le résultat à Tanya. Elles avaient ri, surnommant aussitôt le sexe de Nessa « le rat-taupe nu ».

Aujourd'hui les choses avaient changé – dans leur rapport à leur corps, et entre elles de façon générale. Alors qu'à une époque Tanya jugeait inoffensifs certains détails physiques – poils sous les aisselles, sur le pubis, ces mystérieux petits reliefs autour de ses aréoles –, à présent elle les gardait pour elle. Elle ne pouvait pas s'empêcher de les relier à la sexualité.

Sa mère et sa sœur avaient la fâcheuse habitude de s'observer – individuellement et entre elles –, et Tanya n'y échappait pas. « Qu'est-ce que vous regardez ? » s'était-elle

NOTRE PART D'OMBRE

surprise à vouloir hurler parfois, quand elles se montraient trop insistantes. Et pourtant, elle n'avait jamais rien dit, parce que, tout compte fait, elle préférait ne pas connaître la réponse.

Nessa Bloom ne croit pas en Dieu, et pourtant, quand elle a des cystites aussi carabinées, elle se dit parfois que quelque chose, quelqu'un la punit. Et ce ne sont pas les quatre heures de bus qui vont l'aider. Elle aurait préféré aller à Arlington en voiture, mais Henry a réussi à la persuader de la lui prêter pour le week-end.

– Quelle belle journée, se réjouit la voisine de Nessa, souhaitant visiblement engager la conversation.

Elle lui jette un coup d'œil. La femme a un visage large, constellé de taches de vieillesse, et elle porte un rouge à lèvres violacé qui fait des paquets aux commissures de son sourire. Ses vêtements ont une odeur de renfermé, sans doute après avoir passé beaucoup d'années dans une penderie.

– C'est vrai, convient Nessa.

Elle retourne le sourire, ce qui lui coûte, tant elle souffre.

– L'été approche à grands pas.

La femme modifie sa position sur son siège pour être face à Nessa.

- Espérons que la clim fonctionne.
- Oui.

Nessa doit être prudente avec ce genre de femme, seule, désireuse de discuter et d'établir un lien. Elle a un don pour les attirer.

- La dernière fois que j'ai pris un bus de cette compagnie, pour aller à Boston, la clim est tombée en panne à mi-chemin.

- Oh, non.

- Ça n'a pas été trop pénible parce qu'il faisait frais dehors. Par contre un jour comme aujourd'hui... On fondrait sur nos sièges.

Elle joint le geste à la parole en rejetant en arrière sa tête et ses bras d'un mouvement théâtral. Puis elle glousse.

- Vous rentrez chez vous ou vous partez ?

Au moment d'ouvrir la bouche, Nessa se rend compte qu'elle ne sait pas comment répondre à cette question.

Quelques minutes plus tard, le bus quitte la gare routière et s'engage dans Elm Street pour rejoindre la Mass Pike en direction de Boston. Nessa retrouve cette sensation familière de boule au ventre. Une sensation pas entièrement désagréable – les frissons du ventre –, mais déconcertante, et associée à une cystite elle produit un sentiment de nostalgie intense en elle.

Elle rentre plus souvent à Arlington que Tanya. C'est rare qu'elles se retrouvent ensemble dans la maison où elles ont grandi, et ce sera d'ailleurs la toute dernière fois. Nessa croise les jambes et presse ses cuisses l'une contre l'autre.

Elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule, en direction de l'affreuse minuscule cabine des toilettes au fond du bus, se demande combien de temps elle parviendra à tenir avant de devoir y retourner. Sa voisine risque de trouver ça louche à partir de la troisième ou quatrième fois. Elle pensera que Nessa se drogue, ou qu'elle a la diarrhée. En tout cas, elle peut se féliciter de ne pas être assise à côté d'un mec mignon, ou d'un mec tout court.

Nessa résiste à la tentation d'envoyer un autre texto à Tanya, même pour la tenir au courant de l'évolution de son infection urinaire.

À la place, elle écrit à Henry. *Tu es arrivé à temps chez le Dr Janeski ?*

Elle fixe l'écran de son téléphone. Henry répond soit dans la seconde, soit des heures, voire des jours, plus tard. Quand dix minutes se sont écoulées sans qu'elle reçoive de réponse, Nessa range son téléphone dans une poche de son sac à dos, appuie sa tête contre la vitre teintée et ferme les yeux.

Elle a rencontré Henry au cabinet du docteur Janeski, et elle sait qu'elle doit mettre rapidement un terme à leur histoire si elle veut continuer à travailler pour la psychiatre. Pourtant, malgré la maladresse de Henry au lit, malgré sa brutalité – tant physique qu'émotionnelle –, elle attend toujours avec impatience leurs rendez-vous.

Leur histoire a commencé un mois plus tôt, lorsque Nessa est tombée sur lui à l'arrêt de bus à l'angle de Main Street. Elle ne l'avait pas reconnu avant de remarquer son sweat-shirt camouflage à capuche, sa posture avachie. Il

était grand, dépassant le mètre quatre-vingts, et il était aussi voûté que s'il se trouvait dans une pièce au plafond bas, alors même qu'il était en plein air. Henry Alden, du cabinet du docteur Janeski, avait-elle compris au moment où il faisait tomber la cendre de sa cigarette.

Elle s'était approchée de lui, en s'attendant à ce qu'il la reconnaisse, mais il avait fallu qu'elle vienne se poster juste sous son nez. Il lui avait lancé un drôle de sourire, d'un air de dire « On se connaît ? »

– Henry, c'est ça ?

Il avait hoché la tête, toujours en souriant.

– Nessa. Je suis la secrétaire médicale du docteur Janeski.

– Ah, oui, avait-il dit en hochant de nouveau la tête.

Bien sûr, oui.

Il avait laissé son regard glisser du visage de Nessa à son corps.

– Vous attendez le bus ?

Elle avait acquiescé alors qu'elle n'habitait qu'à quelques pâtés de maisons de là, à moins de huit minutes à pied.

– Vous aussi ?

– Ouais.

– Je peux vous en piquer une ?

Il avait sorti un paquet de Camel de sa poche arrière avant de le lui tendre.

Pendant un moment, ils avaient fumé en silence, et Nessa avait senti que Henry l'observait. Elle avait tenté de se rappeler ce que disait son dossier médical. C'était elle qui l'avait créé, qui avait photocopié la carte d'assurance-maladie de Henry, qui avait écrit ALDEN en lettres capitales sur

l'étiquette, qui avait glissé une fiche perforée sur le dessus pour que le docteur puisse la renseigner lors de la première séance.

Il avait été arrêté l'automne précédent pour le vol d'un taxi, s'était-elle alors rappelé. Ses parents, qui l'hébergeaient et le nourrissaient, avaient insisté pour qu'il voie un psychiatre. *Anxiété* avait écrit le docteur Janeski dans la case réservée au diagnostic. Elle utilisait un stylo-feutre à pointe fine pour prendre ses notes, et les lettres de son écriture en pattes de mouche ressemblaient à des cils avec des paquets de mascara. Nessa n'avait pas l'impression que Henry était un anxieux.

C'était très malvenu de sa part de l'avoir abordé – une violation des normes réglementaires de sa profession –, et si le docteur Janeski l'apprenait, elle serait furieuse. Elle y verrait peut-être même un motif suffisant pour renvoyer Nessa.

Henry avait sorti son téléphone.

– Le bus aurait dû passer il y a dix minutes déjà. Je déteste les transports en commun, putain.

– Je comprends. Vous n'avez pas de voiture ?

– Si, mais on m'a retiré mon permis.

Il avait levé les yeux au ciel en souriant. Elle avait trouvé qu'il avait un joli sourire.

– Je le récupère dans six semaines, avait-il ajouté.

– Et pourquoi on vous l'a retiré ?

– Vous allez me prendre pour un fou.

– Je vous promets que non.

– J'étais complètement défoncé, et il y avait ce taxi sous mes yeux, sur Spring Street.

Il avait indiqué la direction de la rue en question.

– Le chauffeur était descendu pour aider une vieille dame à porter ses sacs en haut des marches. Il avait laissé la voiture ouverte, et le moteur tournait, alors je me suis mis au volant et je suis parti.

Son sourire était à la fois timide et fier.

– Pourquoi vous avez fait ça ? l'avait interrogé Nessa, souriant elle aussi.

– J'en ai pas la moindre idée. C'était débile. J'ai dû passer la nuit en prison et maintenant je suis obligé de compter sur ces putains de transports publics.

– Je peux vous raccompagner si vous voulez.

Il avait haussé les sourcils.

– C'est vrai ?

– Il faut juste aller d'abord chez moi à pied, mais ce n'est pas très loin.

– Super.

Ils avaient descendu Main Street, et Nessa avait aimé cette sensation de marcher à côté de quelqu'un d'aussi grand. Elle s'était sentie petite et fragile, deux choses qu'elle éprouvait rarement.

Elle vivait à Northampton depuis deux ans et elle connaissait bien le dédale de son quartier – les trottoirs irréguliers, les maisons aux couleurs inhabituelles, lilas, vert pâle ou jaune vif, les jardins sur rue qui commençaient tout juste à reflorir –, pourtant en le parcourant avec Henry, elle voyait tout d'un œil neuf.

– C'est là, avait-elle dit en s'engageant dans la voie privée où était garée sa voiture.

Elle vivait seule à l'étage d'une petite maison. Les propriétaires habitaient au rez-de-chaussée avec leur doberman.

– Vous vivez ici ? avait lancé Henry en observant la construction de haut en bas, exactement comme il l'avait fait avec elle quinze minutes auparavant.

Nessa avait hoché la tête avant d'appuyer sur le *bip* de sa voiture pour la déverrouiller.

Pendant un instant, ils étaient restés plantés là, chacun devant sa portière, sans l'ouvrir.

– C'est comment à l'intérieur ?

– Vous voulez voir ? lui avait-elle répondu.

Et Henry avait acquiescé.

Depuis, ils se retrouvaient une ou deux fois par semaine pour coucher ensemble. Henry restait généralement dormir, et Nessa le reconduisait chez ses parents le lendemain matin.

Il faisait partie des patients qui ne voyaient le docteur Janeski que pour se faire prescrire des médicaments – il venait deux fois par mois au cabinet afin de renouveler son ordonnance de Xanax et c'était tout. Il ne suivait aucune thérapie, et il y avait peu de chances pour qu'il aborde sa vie sexuelle lors d'un rendez-vous. Nessa lui avait fait promettre de ne pas en dire un mot. Mais la psychiatre n'était pas idiote, et Nessa cachait mal son jeu. Lors du dernier rendez-vous de Henry, le jeudi matin, elle s'était cachée dans les toilettes pour ne pas être dans la salle d'attente lorsque le docteur Janeski viendrait le chercher.

Ce ne serait pas la fin du monde si elle était renvoyée, se raisonnait-elle. Elle travaillait dans ce cabinet depuis deux ans maintenant, et elle avait fait le tour de son poste. Elle était chargée de répondre au téléphone, d'envoyer des ordonnances par fax, de s'occuper de la facturation. Rien de bien compliqué. Un travail ennuyeux la plupart du temps, avec quelques brefs moments d'exaltation, et Henry, avec ses yeux de petit garçon et sa taille incroyable, avait été le dernier d'entre eux.

– Qu'est-ce que tu penses du docteur Janeski ? avait-elle demandé à Henry la veille, au lit.

Les symptômes de son infection urinaire n'étaient pas encore là – ils étaient apparus brusquement, après que Henry l'avait déposée à la gare routière le matin même.

– Elle est sympa, avait-il dit avec un haussement d'épaules.

Nessa avait alors compris qu'il se fichait bien de sa psychiatre – de ce qu'il pensait d'elle et de ce qu'elle pensait de lui.

Après leur première relation sexuelle, Nessa avait consulté, à plusieurs reprises, le dossier de Henry. Il avait trente-trois ans, soit trois de plus qu'elle, et il était paysagiste. Il avait été renvoyé par la plupart de ses employeurs, en général parce qu'il s'était présenté au travail ivre ou défoncé. Dans sa jeunesse, il avait eu des ennuis à l'école, et on lui avait diagnostiqué, à tort, un TDAH, un trouble du déficit de l'attention avec hyperactivité. Selon un psychologue scolaire, qui avait transmis ses notes au cabinet, l'année des

huit ans de Henry, sa mère avait brusquement quitté le foyer pour revenir un an plus tard avec une brûlure intrigante sur le bras et le mot *respect* tatoué à l'intérieur de la lèvre inférieure. Ces détails avaient touché Nessa. Pas par ce qu'ils disaient de la mère de Henry, mais parce que c'étaient des choses que Henry avait remarquées, auxquelles il avait réfléchi et dont il avait parlé.

Un jour, quand elle en aura les moyens, Nessa entreprendra une thérapie. Elle se connaît suffisamment bien pour savoir qu'elle souffre sans doute d'un léger trouble mental. Elle n'entend pas de voix, ni rien d'aussi tordu. Mais elle est souvent triste – la plupart du temps en réalité –, même si ça ne se voit pas forcément.

Au bout de deux heures de route, le bus s'arrête sur une aire de repos, et Nessa agrippe son sac, puis se faufille devant sa voisine, tant elle est impatiente d'utiliser de vraies toilettes. Pendant qu'elle fait la queue, elle regarde de nouveau son portable. Aucun message, ni de Tanya ni de Henry, en revanche Jesse, son beau-père, lui a écrit.

Ton bus arrive bien à midi à la gare Sud ?

C'est en général Jesse qui vient la chercher ou qui la dépose quelque part – il a pris cette habitude depuis qu'il est entré dans leurs vies, à l'époque où Nessa avait quatorze ans et Tanya, douze. Elle sait qu'il aime ça, donner un coup de main dans des domaines où le ferait un père. Elle l'imagine déjà, au milieu de la foule à la gare, les mains dans les poches, cherchant du regard celui de Nessa, avant

d'agiter une main, en souriant, puis d'aller à la rencontre de sa belle-fille. Il insiste toujours pour porter ses bagages, même si elle n'a qu'un sac à dos et qu'il est déjà sur ses épaules. Il est d'une ponctualité irréprochable.

Oui, midi, répond-elle. Elle ajoute un smiley.

Une cabine finit par se libérer, et Nessa se précipite à l'intérieur, manquant de renverser une femme au passage. Elle claque la porte derrière elle, et ferme le verrou de ses doigts tremblants. Elle a suivi le conseil de Tanya et a bu de l'eau toute la matinée, et cette fois, quand elle s'assied sur la cuvette, elle réussit à libérer un jet d'urine. C'est un tel soulagement que les larmes lui montent aux yeux.

Lorraine Bloom prend à gauche pour s'engager sur le parking du Menotomy Beer & Wine, et s'allume une cigarette. Il est neuf heures, le caviste est fermé à cette heure, le parking désert. Le magasin se trouve sur Broadway, la rue perpendiculaire à Winter, juste au coin de leur maison, qui n'est pas visible d'ici. L'herbe en bordure du trottoir ondule sous la brise et joue avec la lumière. Les filles seront bientôt là, Nessa viendra en bus, Tanya en voiture. Il y a des détails à régler avant leur arrivée.

Le téléphone de Lorraine tinte. Jesse. *Où es-tu ?*

Coincée dans les bouchons, répond-elle. À 5 min.

Elle observe les points de suspension qui s'animent sur l'écran, pendant que Jesse tape sa réponse. Puis ils disparaissent, réapparaissent, et enfin s'effacent pour de bon. Lorraine pose son portable dans le porte-gobelet et jette sa cigarette par la fenêtre. Elle a toujours des pastilles à la menthe et du bain de bouche dans la boîte à gants, ainsi qu'un bocal de beurre de cacahuètes pour masquer l'odeur de la menthe.

Elle se rince la bouche, avale un peu de beurre de cacahuètes et quitte le parking pour remonter lentement Winter Street. Elle ne connaît plus aucun de ses voisins, à l'exception des O'Brien, le couple âgé qui occupe la maison mitoyenne de la leur, à Jesse et à elle. La plupart des gens qui vivaient dans cette rue quand les filles étaient petites ont déménagé et, à un moment donné, Lorraine est passée du statut de jeune mère de jolies petites filles à celui de femme d'âge mûr qui évite de croiser le regard de ses voisins et se gare parfois devant chez eux pour fumer avant de rentrer chez elle.

Ses filles sont toujours jolies, bien sûr, mais elles sont adultes maintenant, accaparées par leurs propres vies. Tanya a conservé le genre de beauté qu'elle a toujours eu – de longs cheveux soyeux, des pommettes hautes que tout le monde lui envie, des yeux verts de chat, insondables. Une beauté affûtée, nette. C'est la première chose que l'on remarque chez elle. Elle ressemble à son père, Jonathan. Nessa, elle, est devenue belle en grandissant, même si elle ne le sait toujours pas. Lorraine voit bien cette façon qu'elle a d'évoluer dans le monde, en remarquant tout sauf elle-même – et en ne se doutant pas, surtout, que quelqu'un pourrait la voir, elle aussi. La fille aînée de Lorraine porte sa vulnérabilité sur son visage, aussi flagrante qu'une moustache de lait – sans en avoir conscience, ce qui est à la fois attendrissant et un peu désolant.

Lorraine ne peut pas identifier avec précision le moment où elle a été chassée du cercle intime de ses filles, mais ça s'est produit pendant leur adolescence. « Rien de plus normal », disaient les autres parents en voyant ses filles prendre

leurs distances avec elle – non que Lorraine ait abordé ce sujet-là avec beaucoup de monde. Elle n'a jamais été de ces femmes qui se lient d'amitié avec d'autres mères ni invitent souvent les amis de leurs enfants à venir jouer à la maison. Était-ce justement le problème ? Elle se le demande parfois.

Non, ce qui s'est produit pendant l'adolescence de ses filles ne lui a pas du tout donné le sentiment d'être « normal », même si rien, en un sens, ne l'avait plus été après le départ de Jonathan.

D'ici quelques mois seulement, Lorraine quittera Winter Street. Pour la première fois de sa vie, elle n'habitera plus à Arlington. Elle est née dans cette ville. Elle la connaît comme on connaît un parent proche – son odeur et ses humeurs, ses pires aspects et ses meilleurs, les détails qui échapperaient à un visiteur de passage. Elle l'a vue évoluer au fil des décennies, depuis l'époque où, la vente d'alcool étant encore prohibée, l'on ne trouvait qu'une poignée de restaurants, et où elle était surtout peuplée de grandes familles catholiques. Les gens semblaient tous se connaître alors.

Aujourd'hui, Arlington propose toute la gamme des cuisines du monde – libanaise, indienne, mexicaine –, elle est devenue une « destination ». Il y a un Starbucks. Quand le Menotomy Beer & Wine a ouvert, c'était le premier magasin à vendre de l'alcool depuis la prohibition. Lorraine et Jesse s'y sont rendus le soir de son inauguration pour acheter deux bouteilles du vin le plus cher qu'elle ait jamais goûté ; ils les ont bues jusqu'à la dernière goutte, tous les deux, sur le perron de la maison.

En 1985, avec la construction de la gare d'Alewife, on a brusquement pu rejoindre Cambridge et Boston en quelques minutes de train. Les habitants de Cambridge qui n'avaient plus les moyens d'y vivre ont commencé à emménager à Arlington – enseignants, artistes, étudiants, personnes exerçant des professions libérales. « Des snobinards », se plaignait la mère de Lorraine, à l'époque où elle était encore en vie.

Jonathan Bloom était l'un de ces transfuges. Avocat d'affaires, juif et originaire de New York.

– De l'État, pas de la ville, avait-il précisé à Lorraine lors de leur premier rendez-vous, comme s'il devait s'en excuser.

– Je n'y ai jamais été.

– Où ? Dans l'État ou dans la ville ?

– Les deux.

– Il faut que je t'y emmène. On mangera mieux qu'ici.

Il faisait allusion aux pâtes dans leurs assiettes, et elle avait souri, sans savoir si elle devait se sentir folle de joie ou insultée. Elle l'avait emmené dans son restaurant préféré d'Arlington.

Jesse et elle n'ont plus les moyens de vivre à Arlington, surtout depuis qu'elle a perdu son travail. Au début, elle résistait, lorsque Jesse parlait de déménager. Elle ne connaît personne dans le New Hampshire, et elle sera encore plus loin de ses filles. Et puis Arlington, c'est chez elle. Elle ne se voit vivre nulle part ailleurs. À présent, pourtant, elle s'habitue à l'idée. Peut-être que prendre un nouveau départ, dans un endroit inconnu, c'est justement ce qu'il leur faut, à Jesse et à elle.

La voiture de Jesse est garée devant la maison, et Lorraine laisse la sienne le long du trottoir, derrière la Volkswagen des O'Brien. Elle a terriblement envie d'une autre cigarette, mais elle range le paquet dans la boîte à gants, avec le bain de bouche et le beurre de cacahuètes. Jesse sait qu'elle fume, seulement il croit qu'elle essaie d'arrêter. Leur dernière dispute, si récente qu'elle n'est pas encore tout à fait oubliée, portait sur ce sujet. Jesse, qui était rentré plus tôt du travail, a trouvé Lorraine en train d'enchaîner les cigarettes dehors, sur le côté de la maison, un cimetière de mégots dans l'herbe à ses pieds. Depuis qu'elle a été renvoyée de l'association pour laquelle elle travaillait, Stand Together, elle est à un paquet par jour. Parfois plus quand ça ne va pas. Ces derniers temps, elle a l'impression d'être constamment soit en train de fumer, soit en train de se laver les dents.

Elle écoutait de la musique, les écouteurs bien enfoncés dans les oreilles, et elle n'a pas entendu Jesse arriver. Quand elle a senti sa main sur son épaule, la peur lui a transpercé le ventre. Elle a sursauté en poussant un cri, et son iPhone est tombé dans l'herbe.

– Combien de ces mégots datent d'aujourd'hui ? a-t-il voulu savoir.

Elle a envisagé de l'embobiner, mais le risque d'être prise en flagrant mensonge n'en valait pas la peine.

– Tous.

Il s'est agenouillé dans l'herbe pour les mettre dans sa paume et les compter.

– Huit cigarettes en un après-midi, a-t-il dit avant de lever les yeux vers elle. Pourquoi est-ce que tu m'as raconté que tu arrêtais ?

– C'est le cas. J'essaie. Je suis accro, Jesse.

Il lui a jeté un regard dur.

– Désolée.

Un rire cruel lui a échappé.

– Ce n'est pas à moi que tu dois présenter des excuses. Je ne vais pas mourir d'un cancer des poumons, moi.

Puis il a jeté les mégots dans l'herbe et il s'est relevé.

– Tu me dois dix dollars.

– Pour quelle raison ?

– À ton avis, bordel ? Le paquet.

Il a tendu la main.

– File-moi ce qui reste.

Lorraine a sorti le paquet de sa poche arrière pour le donner à Jesse. Il ne contenait presque plus de cigarettes, de toute façon, et elle en avait deux neufs dans sa boîte à gants.

Elle entend Jesse dans la cuisine. Il chantonne, et le poids logé dans la poitrine de Lorraine s'envole soudain.

– Chérie !

Dans l'entrée, Sally dort sur le ventre en remuant la queue – signe qu'elle rêve. Lorraine se penche pour la gratter doucement derrière les oreilles.

– Hé, mon bébé, murmure-t-elle.

La chienne remue, ouvre ses immenses yeux injectés de sang sans soulever la tête pour autant. Elle cligne les paupières avec paresse avant de les refermer. C'est une vieille

dame maintenant, de quatorze ans, ce qui correspond à quatre-vingt-dix-huit années humaines. Et Lorraine la considère ainsi : une femme d'une vieillesse inimaginable.

– C'est la tristesse incarnée, avait observé Nessa avec mélancolie, le jour où la petite chienne de la race des bas-sets, encore très jeune, était arrivée sous ce toit.

Les filles étaient adolescentes alors.

– Tout n'est pas obligé d'être triste, avait rétorqué Tanya.

Dans la cuisine, Jesse s'affaire aux fourneaux en caleçon et, à l'autre bout de la pièce, un énorme bouquet trône sur la table.

– Lorrie, dit-il en lui jetant un regard par-dessus son épaule, je suis désolé.

Elle se dirige vers la table pour toucher un pétale soyeux, plonger le nez dans le bouquet et respirer. Les fleurs sont synonymes d'excuses. Les fleurs sont synonymes de sexe. Elle ferme les yeux et tente de forcer son corps à se détendre. Elle pense à la voix de la femme sur les cassettes de méditation qu'elle écoute. « Relâchez la tension dans vos orteils. Dans vos mollets. Vos genoux. Évacuez l'énergie négative à la prochaine expiration. »

Elle sent que Jesse s'est rapproché avant qu'il ne la touche – une électricité dans l'air. Il enfouit son visage dans l'espace entre l'épaule et le bas du visage de Lorraine, et elle sent, dans son cou, les larmes qu'il a versées, puis il pose ses lèvres au même endroit, et elle se retient d'éclater de rire, parce qu'il vient d'effacer, d'un baiser, ses propres pleurs. « Quel imbécile ! » s'écrie intérieurement Lorraine, railleuse – même si son visage ne trahit rien.

Les baisers de Jesse se déplacent du cou à la clavicule. Ensuite, il s'agenouille devant Lorraine pour lui baiser le ventre, tout en remontant ses mains le long de ses jambes, vers ses fesses.

Lorraine espère que ça ira vite ; elle a beaucoup de choses à faire. Elle passe en revue la liste pendant que Jesse la soulève pour la porter dans le salon. Elle ne s'est pas lavé les cheveux depuis plusieurs jours. Ils ont besoin de cartons de déménagement supplémentaires. Ils sont presque à court de papier toilette. Elle imagine la réaction d'effroi de Tanya s'il n'y en a pas.

Jesse l'allonge sur le canapé et la déshabille, ôtant chacun des vêtements comme s'il déballait un cadeau fragile. Il plie soigneusement le jean et le tee-shirt qu'il lui a retirés, avant de la débarrasser de sa culotte, d'ouvrir les agrafes de son soutien-gorge et de faire glisser l'une après l'autre les bretelles sur ses bras.

Il s'assied par terre, à côté d'elle, et commence à la toucher. Il est si doué pour ça qu'elle en éprouve de la haine. Il lui prodigue des caresses douces et tendres.

- Je t'aime, dit-il d'une voix qui évoque une bouée sur une mer noire et calme.

Elle ouvre brièvement les yeux. Depuis le canapé, elle aperçoit le sommet de la tête de Sally, ses oreilles tombantes étalées comme deux couettes de part et d'autre. Lorraine est contente que la chienne dorme. Elle culpabilise toujours d'avoir des rapports quand elle est à côté, de la même façon qu'elle refuserait de coucher avec Jesse si Nessa ou Tanya occupait la chambre voisine de la leur.

NOTRE PART D'OMBRE

- Qu'est-ce qu'il y a ? s'inquiète Jesse.
- Sally...
- Sally va très bien.

Lorraine referme les yeux. Elle soulève son bassin et Jesse lui agrippe plus fermement la cuisse, tandis que son autre main continue son mouvement patient. Lorraine presse les paupières de toutes ses forces, se cambre et ressent cette envie contradictoire d'aboutissement du plaisir et de son prolongement à l'infini.

Mais ça se termine, Lorraine pousse un ultime soupir et laisse ses reins retomber sur le canapé.

Et voilà, elle est chez elle. La peinture marron écaillée, chocolat au lait, qui contraste avec le jaune pâle de la balustrade et de l'encadrement des fenêtres et des portes. Une association de couleurs si familière à Nessa, si inhérente à Arlington qu'une sensation physique l'accompagne, surtout aujourd'hui qu'elle rentre pour la dernière fois. Elle connaît la courbe ample des fils téléphoniques sur le ciel délavé de printemps, les poubelles vert forêt alignées le long de la façade, sur le côté, qui se fondent avec le marron chocolat.

Un agent immobilier a planté un panneau sur la petite pelouse qui mérite à peine ce nom. Une énorme bannière bleue le barre en diagonale : VENDU. Quelques ballons rouges sont attachés à la balustrade, ils rebondissent les uns contre les autres. Quelqu'un, l'agent immobilier sans doute, a installé des pots de fleurs au pied des marches du perron.

À l'intérieur, Nessa ne reconnaît pas immédiatement sa mère. De dos, Lorraine paraît vieille et rabougrie. C'est surtout dû à ses épaules, à cette façon qu'elle a de se recroqueviller sur elle-même, tête baissée, comme pour prier, alors

qu'elle fait simplement la vaisselle. Son jean est trop grand pour elle, il pend un peu aux fesses, et on aperçoit l'élastique de sa culotte.

– Maman, dit Nessa en approchant par derrière.

Lorraine fait volte-face, une lueur de panique dans les yeux. Elle sourit, et sa fille est surprise de découvrir que ses dents sont baguées.

– Mon trésor, répond Lorraine en la serrant dans ses bras.

Quand elle s'écarte, elle se cache la bouche avec la main.

– C'est affreux, hein ? J'ai suivi les conseils de la dentiste.

– Non, ça va, dit Nessa, horrifiée. Mais je ne comprends pas très bien, tes dents étaient parfaites.

Jesse les rejoint alors dans la cuisine avec le sac de Nessa. Il vient enlacer Lorraine par la taille et tire un peu sur son tee-shirt. Jesse a toujours été beaucoup plus grand qu'elle, néanmoins aujourd'hui cette différence paraît démesurée, comme s'ils n'étaient pas tous les deux à la même échelle. Jesse, le cadet de Lorraine de dix ans, n'a jamais complètement perdu son côté enfantin, et même si sa barbe de trois jours est désormais parsemée de gris, même si son ventre se ramollit, on dirait toujours un grand enfant, au regard pétillant et aux joues roses.

Nessa sent monter une vague de tristesse face à la négligence de sa mère – comment Lorraine peut-elle laisser son tee-shirt remonter et sa culotte dépasser ? Tanya sera exaspérée par autant de laisser-aller, ça ne fait aucun doute, et c'est là une divergence fondamentale entre les deux sœurs. Nessa ne sait pas avec certitude d'où vient ce qui les rend

si différentes aujourd'hui, même si elle pourrait avoir une petite idée...

– J'ai du mal à y croire, dit-elle en promenant son regard autour d'elle. La maison paraît déjà si vide.

Lorraine observe la cuisine comme si elle la voyait pour la première fois.

– Ça fait un moment qu'elle paraît vide, lâche-t-elle avant de s'appuyer contre Jesse, qui la serre contre lui.

Nessa explore les piles de vêtements dans leur ancienne chambre, à Tanya et à elle. La plupart auraient dû finir à la poubelle il y a des années – jeans pattes d'éph qu'elles portaient à l'école primaire, brassières de sport aux bretelles effilochées, culottes tachées. Il y a la veste en jean avec les roses rouges brodées dans le dos que Nessa portait presque tous les jours au collège, la veste en simili cuir de Tanya, de chez Limited Too, bleu métallisé. Au milieu des habits se trouvent aussi Ellie l'Éléphant et Lisa le Singe, au pelage râpé et décoloré, au corps tout mou.

Chacun de ces objets paraît chargé de souvenirs, ce qui les rend presque magiques : de la même façon que l'odeur d'un tube de colle peut vous transporter dans telle salle de classe, ou les premières notes d'une chanson vous rappeler un amour d'enfance. Une peluche dans chaque main, Nessa se réjouit que Tanya ne soit pas encore arrivée : Tanya qui n'a aucun penchant pour la nostalgie, qui a le regard résolument tourné vers l'avant, jamais vers l'arrière. Elle lèverait les yeux au ciel en voyant sa grande sœur câliner ces vieux animaux.

Nessa sort son portable pour prendre une photo de la pièce, puis elle s'assied à côté des piles. Elle ouvre son fil de discussion avec Henry et tape un message : *Ma chambre d'enfance*. Elle joint la photo. Avant d'effacer le message pour en rédiger un deuxième : *Ma mère a un appareil dentaire, c'est bizarre*. Mais elle l'efface aussi. Elle ne veut pas l'effrayer, et parler de sa famille, c'est une façon d'attendre quelque chose, de vouloir être comprise.

Nessa finit par écrire : *Tu sais que j'ai des courbatures depuis ce matin ?* Elle appuie sur « envoyer ».

Quelques secondes plus tard, elle reçoit un smiley qui fait un clin d'œil et tire la langue. Suivi des mots : *Reviens, ton corps me manque*.

Elle sourit et pose son téléphone à côté d'elle, avant de s'allonger sur le parquet. Elle se relève presque aussitôt pour aller faire pipi ; elle a beau insister, rien ne vient.

Elle écrit à Tanya des toilettes. *Maman a un appareil dentaire*.

La réponse de Tanya, dictée à Siri, arrive aussitôt : *C'est quoi ce délire ?*

Un peu plus tard, on frappe à la porte de la chambre. Nessa s'attend à découvrir sa mère, mais c'est Jesse.

– Je sors promener Sally. Tu veux venir ?

Nessa tient la laisse – elle est neuve, d'un magenta éclatant, avec des empreintes de pattes. Sally se traîne devant Jesse et elle à un rythme d'escargot, semblant mûrement réfléchir à chacun de ses pas laborieux. Déjà toute jeune, Sally était une créature amorphe, avec des aboiements

mélancoliques et une tendance à s'endormir en pleine agitation.

L'année de l'adoption de Sally, 2003, avait été difficile pour Nessa ; la soirée avec Dan projetait une ombre constante sur leurs vies même si elles faisaient comme si rien ne s'était produit. Ce soir-là, quand c'était pourtant arrivé, Nessa avait eu l'impression de prendre un virage et de passer d'une réalité à une autre. Mais avec le temps les souvenirs devenaient flous et les chances d'en parler un jour – de faire un voyage dans le temps pour tout arranger – semblaient disparaître à tout jamais. Tanya lui adressait à peine la parole à l'époque, et Lorraine passait tout son temps libre avec Jesse, si bien que Nessa avait souvent l'impression d'être seule à la maison avec la jeune chienne. Elle avait pris l'habitude de s'allonger avec elle en rentrant de cours, de caresser ses longues oreilles douces et de lui chanter tout bas des chansons, comme si Sally avait été un petit enfant qui pourrait un jour apprendre les paroles.

Nessa et Jesse descendent Winter Street et s'arrêtent toutes les deux ou trois minutes pour permettre à Sally de renifler un carré de gazon ou d'étudier une fissure sur le trottoir.

- Comment ça va, au travail ? demande Jesse.
- Ça va, répond Nessa. Je m'ennuie pas mal, mais ça permet de payer les factures.

Un gamin du quartier les double sur son vélo : il vacille un peu et agrippe le guidon de toutes ses forces en fixant la route avec une concentration intense. Au bout de la rue, un homme, qui doit être son père, lui crie des instructions.

– Tu crois que tu aimerais faire la même chose que le médecin qui t'emploie ?

– Devenir psy ? rétorque Nessa en jetant un coup d'œil à Jesse.

Elle a encore envie d'aller aux toilettes, alors qu'ils viennent juste de quitter la maison. Elle décide de faire abstraction.

Il confirme d'un hochement de tête.

– Je crois, oui.

Nessa ne se voit pas exercer dans beaucoup de domaines, mais elle sait écouter.

Le père du garçon à vélo les dépasse en courant, une main levée pour les saluer. Nessa et Jesse répondent d'un signe de tête.

– Bravo, mon grand ! Tu étais bien stable !

– Tu comprends les gens, observe Jesse.

Nessa hausse les épaules. Elle n'arrive pas à savoir si c'est une question ou une affirmation.

– Ben... en quelque sorte, oui.

– Et c'est facile de te parler.

– Ah bon ?

– Oh, oui. Moi, en tout cas, j'ai toujours trouvé que c'était facile. Tu écoutes. C'était déjà ton cas, petite. Tu étais très attentive, pas seulement à ce que disent les gens, mais aussi à ce qu'ils ne disent pas.

– Merci, Jesse. Ça me touche que tu penses ça.

Nessa tente de cacher combien ça lui fait plaisir, même si ça doit se voir comme le nez au milieu du visage. Ces derniers temps, elle réfléchit à quitter son poste de secrétaire

et à postuler à une formation d'assistante sociale. Smith en propose une bonne. Enfin envisager et passer à l'action sont deux choses différentes.

Il lui a fallu atteindre vingt-quatre ans pour réussir à trouver en elle l'énergie d'être candidate à des formations supérieures. Avant ça, elle avait passé plusieurs années à suivre des garçons sans but précis. Il y avait eu ce voyage à travers les États-Unis avec Trevor, qui s'était terminé dans le Montana, quand ils s'étaient retrouvés à court d'argent. Elle avait ensuite vécu un temps dans la chambre de son petit copain, Max, sur le campus du Bennington College, jusqu'à ce que le responsable du dortoir comprenne leur petit manège et la mette à la porte. Puis elle avait eu une histoire d'un an avec un homme marié, qui continuait parfois à lui envoyer des textos. Pour être honnête, elle s'était surtout beaucoup ennuyée ces années-là, et sentie très seule.

À l'occasion de la remise des diplômes de Tanya, Nessa avait été submergée par la beauté du campus de Smith – les allées bordées d'arbres, les bâtiments en brique majestueux, l'étang de Paradise Pond. Les étudiantes diplômées, qui se surnommaient entre elles les « Smithies », s'étaient toutes prises dans les bras – même Tanya, qui détestait pourtant ça. Nessa avait envoyé sa candidature à Smith – et dans aucune autre fac –, sans rien dire à personne le jour où elle avait reçu au courrier une petite enveloppe. *Nous sommes au regret de vous informer...* Elle s'était donc rabattue sur l'université publique du Massachusetts à Amherst – à vingt minutes de chez elle –, et elle avait entamé un premier cycle alors que Tanya emménageait à New York pour suivre son

cursus en droit. Nessa s'en était suffisamment bien tirée dans les cours qui l'intéressaient et avait laissé tomber ceux qui l'ennuyaient. Elle avait décroché son diplôme sans mention, sans aucun projet en tête ni petit ami à ses côtés.

Elle avait décidé de s'installer à Northampton, l'ancien territoire de Tanya. Lorsqu'elle croisait des étudiants de Smith en ville – qui sortaient boire un café ou bruncher, prendre un verre à la Green Room ou chez Packard –, elle aimait imaginer Tanya, heureuse et épanouie, bras dessus, bras dessous avec une amie.

– Pourquoi y a-t-il un vide dans votre CV ? avait demandé le docteur Janeski lors de l'entretien d'embauche de Nessa.

La psychiatre était à la recherche d'une assistante « méticuleuse, avec une expérience dans la psychologie et un tempérament chaleureux ». Nessa était convaincue de faire l'affaire.

– J'ai voyagé, avait-elle répondu.

– À l'étranger ? avait répliqué le docteur en haussant un sourcil.

– J'ai passé beaucoup de temps dans le Vermont.

La psychiatre avait enchaîné avec la question suivante.

Nessa s'était alors dit qu'elle n'était peut-être pas faite pour devenir psychologue. Elle comprenait la tristesse – ce qui procurait souvent un sentiment de sécurité aux gens de son entourage –, mais elle n'avait pas encore compris comment exploiter cette tristesse, ou comment la chasser.

Sally s'arrête pour renifler et se met à tourner en rond sur le trottoir, à la recherche d'un endroit pour se soulager. Nessa et Jesse s'arrêtent eux aussi.

– J'ai toujours trouvé que c'était facile de te parler, moi aussi, lui dit-elle. Je vois un mec en ce moment... C'est un de ses patients.

Jesse hausse aussitôt les sourcils.

– Un patient de ta psy ?

Nessa confirme d'un hochement de tête et tente de déchiffrer l'expression de Jesse. Elle perçoit de l'amusement, et quelque chose de plus cinglant aussi.

– Alors il est fou ?

– Pas plus que la moyenne.

– Ah oui ?

– Il a volé un taxi. La clé était sur le contact, le moteur tournait au ralenti. J'ai cru comprendre que le chauffeur était sorti pour aider une cliente chargée. Il a pris le volant et il est parti avec le taxi.

Jesse éclate de rire, et Nessa aussi.

– Purée ! Ça n'a pas dû bien se terminer.

– Non. Il a été arrêté.

Nessa baisse les yeux vers Sally, qui vient de déposer quatre crottes de la taille de balles de golf au milieu du trottoir. Elle lance un coup d'œil à la maison devant laquelle ils se trouvent. Elle paraît flambant neuve. C'est aussi une maison partagée, mais contrairement à la leur, dont les deux portes sont proches, comme un couple qui se tiendrait par la main, les deux entrées sont chacune à une extrémité de la façade, afin de garantir au mieux l'intimité de tous. Nessa imagine sans mal l'ancienne construction que celle-ci est venue remplacer. Petite et bordeaux, avec une peinture si écaillée que la façade semblait tachée.

– Fais attention, quand même, reprend Jesse. Ce voleur de taxi... il est gentil avec toi ?

– Ça lui arrive.

– C'est-à-dire ? insiste Jesse, soudain très sérieux. Il ne te fait pas de mal quand même ?

– Non, non, ce n'est pas son genre. Tu as emporté un sachet ?

Jesse tâte ses poches avant et arrière.

– Merde, non.

Ils échangent un sourire, comme deux gosses qui s'en tirent à bon compte après avoir fait une bêtise.

– Tant pis, dit Nessa et ils se remettent en route. Il a parfois des comportements de vrai connard, ajoute-t-elle. Mais c'est pas grave, je vais le quitter.

Ce n'est pas qu'elle ait besoin que Jesse la persuade d'arrêter de voir Henry. Au fond, elle s'en fiche, de Henry. Il ne restera pas très longtemps dans sa vie, elle l'a toujours su. C'est juste qu'elle aime bien quand Jesse réagit de cette façon, qu'il s'emporte un peu. Le père de Nessa n'a jamais été très protecteur. Sans doute parce qu'il n'était pas très présent. Il se contentait de la surface des choses, comme s'il craignait, en creusant un peu trop, de découvrir un fatras qu'il préférerait ne pas voir.

Jesse, lui, voit tout.

– Tu crois qu'il l'acceptera ? demande-t-il. Qu'il en restera là ?

– Il n'aura pas le choix, dit Nessa au moment où ils traversent la rue vers l'école privée, un bâtiment en brique avec une allée en demi-cercle devant.

À une époque, elle accueillait des enfants souffrant de troubles affectifs. Aujourd'hui, c'est un établissement classique, qui va du CP à la troisième.

Le garçon à vélo fonce dans leur direction, une expression de terreur figée sur le visage. Son père court derrière lui. Nessa observe Jesse, qui semble plongé dans ses pensées et ne remarque rien. Est-ce qu'il pense à elle ?

– S'il ressemble aux hommes que je connais, dit Jesse, il pensera au contraire qu'il a le choix, si.

– Je ne suis pas inquiète.

– Bon, mais si jamais tu as besoin que quelqu'un lui fasse passer le message, tu m'appelles, d'accord ?

Nessa imagine la scène : Jesse débarquant chez elle, à Northampton, pour dire à Henry de dégager. Une perspective aussi réjouissante qu'embarrassante.

– Ouais, je t'appellerai. Mais je t'assure qu'il n'y aura pas de problème.

– Tant mieux.

Le petit cycliste s'est mis à hurler.

– Papa !

Nessa est surprise par sa voix, si aiguë, si vulnérable.

– Comment je fais pour m'arrêter ? gémit-il. Comment je freine ?

– Rétropédale ! lui hurle son père. À l'envers, fiston !

Nessa, Jesse et Sally s'arrêtent pour suivre la suite des événements. Pour une raison inexplicable, le garçon ne réussit pas à rétropédaler ou à faire quoi que ce soit. Il continue à foncer, le cou rentré dans les épaules, son casque immense et de travers sur sa petite tête. Jesse glisse à Nessa :

– Ce gosse va se prendre une sacrée gamelle...

Même si c'est subtil, elle surprend une pointe d'exultation dans le ton de son beau-père.

Lorsque Tanya arrive, plus tard ce soir-là, Nessa et Lorraine sortent l'accueillir devant la maison.

– Il y avait des embouteillages terribles à la sortie de New York, dit-elle en embrassant sa mère puis sa sœur. Sans mentir, j'ai mis deux heures à remonter vingt blocs.

Tanya a toujours possédé un talent mystérieux pour rester fraîche et pimpante, même après cinq heures de route. Elle porte une queue-de-cheval impeccable, le visage encadré de quelques mèches sombres, et quand Nessa la prend dans ses bras, elle sent une bouffée du shampooing de sa sœur, avec des notes de noix de coco. Tanya porte un pantalon en lin noir et un tee-shirt ajusté de la même couleur. De minuscules diamants brillent à ses oreilles. Elle n'a pas de maquillage à l'exception d'un peu de rouge à lèvres, d'un rose mat, et d'un soupçon de blush sur les joues. Elle est, comme toujours, plus jolie que dans les souvenirs de Nessa.

– Tu dois être affamée, dit Lorraine en lui glissant une mèche de cheveux derrière l'oreille.

– J'ai grignoté dans la voiture, répond Tanya, qui a un très léger mouvement de recul lorsque sa mère la touche.

Nessa s'attend à ce que sa cadette fasse une remarque sur les bagues de Lorraine, mais elle ne lâche pas un mot sur le sujet. À dire vrai, elle semble éviter de poser les yeux sur leur mère.

Jesse les rejoint dans l'entrée.

– Bonjour, Tanya.

Elle lui décoche un bref sourire que son regard dément.

– Bonjour.

– Tu veux que je te débarrasse ? dit-il en tendant la main vers sa valise.

Tanya crispe les doigts sur la poignée.

– C'est bon.

Une réaction fugace traverse les traits de Jesse avant de disparaître.

– La route a été bonne ?

– Longue et sans événement particulier.

Tanya baisse la poignée rétractable de sa valise à roulettes, puis la soulève pour la monter à l'étage.

– Ness, lance-t-elle par-dessus son épaule, d'un ton plus chaleureux, tu viens ?

Nessa et Tanya filent à la pharmacie pour récupérer les antibiotiques prescrits par Eitan. Nessa savoure ce moment dans la voiture de sa sœur. Elles longent le cinéma le Capitol et la boulangerie Quebrada ; la supérette à l'angle de Massachusetts Avenue, où se trouve la pharmacie, et d'Everett, où elles allaient à pied, petites, acheter des bonbons. La ville n'a presque pas changé. « Mass Avenue » est toujours bordée d'immeubles de l'avant-guerre ou d'ensembles massifs de logements bon marché des années 1960 et 1970. Quelques maisons de style colonial sont éparpillées au milieu de la douzaine de petits commerces.

Elles dépassent la rue qui conduit à l'étang de Spy Pond, où leurs parents les emmenaient pique-niquer quand elles

étaient enfants. Elles longent ensuite leur ancien lycée – immense bâtiment en brique autoritaire avec ses colonnes blanches et son toit pointu d'église. Nessa jette un coup d'œil à Tanya, qui ne tourne pas la tête en direction de l'établissement, ne serait-ce qu'une seconde.

Nessa avale le premier comprimé dans la voiture, sur le parking de la pharmacie.

– Tu devrais vraiment prendre rendez-vous avec ton médecin.

– Je sais reconnaître une cystite.

– Oui, mais il y a différents types de germes et donc d'antibios.

– Eitan a fait des histoires pour rédiger cette ordonnance ou quoi ?

Tanya ne cherche pas à cacher son exaspération. Elle semble réfléchir à ce qu'elle va répondre.

– C'est juste plus responsable d'aller chez le médecin, Nessa.

– Ce qu'il faudrait surtout, c'est que je prenne l'habitude d'aller aux toilettes après un rapport.

Tanya se détourne, et Nessa regrette sa dernière remarque, cette allusion à sa sexualité.

– Ça a l'air sympa, cet endroit, observe Tanya.

– Quoi ?

– Ce café.

Tanya tend la main par la vitre baissée, pour lui indiquer l'autre côté de la rue.

– Celui avec l'auvent jaune. Maman quitte Arlington juste au moment où ça devient mignon.

Nessa observe la vitrine plongée dans le noir sous le joli auvent jaune. Dessus, on peut lire le mot *Louisa's* en lettres blanches. Elle n'imagine pas du tout sa mère et Jesse dans ce genre de café, qui doit vendre les cookies cinq dollars, diffuser une musique indé à la cool et posséder un tableau d'affichage près du comptoir avec des annonces pour des cours de yoga et de guitare.

Tout à fait le type d'endroit qui pourrait attirer Lorraine de l'extérieur mais qui lui vaudrait, si elle proposait d'entrer, des railleries de la part de Jesse.

« Je suis capable de te préparer un meilleur café dans notre foutue cuisine, dirait-il.

– C'est l'atmosphère qui compte, protesterait Lorraine.

– Je vais t'en donner, moi, de l'atmosphère, bébé. »

Puis Jesse la prendrait par les épaules et la serrerait contre lui, pour l'entraîner loin du café.

Oui, leurs conversations ressemblaient à ça. Nessa savait que Tanya les trouvait gnangnans, et un peu gênants. Pour Nessa, ils ressemblaient à un couple d'adolescents. Avec leur besoin de frimer l'un devant l'autre. D'être toujours en train de flirter, toujours en train de se disputer.

– Comment il s'appelle déjà ? demande Tanya. Ton mec...

– Henry.

– Et vous êtes amoureux ? ajoute Tanya avec un sourire ironique.

– Moi, non. Et même parfois il me repousse.

– Qu'est-ce qui te repousse chez lui ?

– Il est un peu dégueu, en fait. Il se cure le nez devant moi. J'ai l'impression qu'il ne s'en rend même pas compte. Une fois je l'ai vu essayer son doigt sous le siège de ma voiture.

Tanya éclate de rire.

– Ahhh, Nessa ! Tu lui as dit quelque chose ?

– Non, on ne se connaît pas encore assez bien.

À leur retour à la maison, Lorraine sort s'asseoir avec elles deux sur les marches du perron. Le soleil s'est couché, le ciel est d'un bleu profond, ponctué par la lumière laiteuse des réverbères de Winter Street. Sur le trottoir d'en face, l'immense écran télé des voisins projette des couleurs sur la fenêtre du rez-de-chaussée. Quand Lorraine s'allume une cigarette, Tanya s'écarte et agite une main devant son nez.

– Maman, il faut que tu arrêtes.

Comme elle ne répond rien, Tanya se couvre le nez et la bouche.

– C'est égoïste de fumer.

– Pourquoi ça ?

– C'est un suicide à petit feu, au fond. On a besoin de toi, nous, on n'a aucune envie de...

– Oh lala, Tanya, détends-toi un peu, intervient Nessa.

Elle a tendance à oublier combien sa sœur est prompte à la critique, avec quelle facilité tout le monde la déçoit – elle semble vivre les défauts des autres comme une attaque personnelle.

Lorraine éteint sa cigarette sur la marche du perron et jette ce qu'il reste dans un des pots de fleurs.

– Comment va votre père ?

– Bien, répond Tanya d'une voix qui monte dans les aigus, ravie de changer de sujet de conversation. Ils vont tous bien. Ils partent bientôt en vacances, dans le Maine, je crois. Ben s'est cassé le bras il y a plusieurs mois, mais on vient de lui retirer son plâtre.

Nessa a un pincement au cœur. Elle n'était pas au courant pour le bras de leur demi-frère, ni pour les vacances dans le Maine.

– Ça me fascine d'imaginer votre père avec un fils, dit Lorraine. Je suis sûre qu'il s'en occupe très bien. Jonathan a toujours eu suffisamment confiance en lui pour ne pas entrer en compétition avec les autres hommes. C'est quelque chose qui m'a toujours plu chez lui.

– Jesse est pareil ? lance Nessa, alors qu'elle connaît la réponse.

– Jesse se sent obligé d'entrer en compétition avec le facteur, pour l'amour de Dieu ! « Pourquoi est-ce qu'il te fait toujours signe de la main, là ? » l'imite-t-elle en secouant la tête. Punaise. Je suis contente d'avoir deux filles. Il vous adore.

– Et Eitan ? ajoute Nessa.

– Il a confiance en lui, répond simplement Tanya, sans que Nessa puisse déterminer si sa sœur est ennuyée ou agacée par la conversation.

– Il est tellement gentil, ton Eitan, dit Lorraine d'un ton complice, comme si elles étaient des amies à une soirée pyjama.

Tanya ne répond rien, elle abandonne sa tête sur l'épaule de Lorraine et ferme les yeux.

– Je suis fatiguée, maman, murmure-t-elle, d'une voix de petite fille tout à coup.

Lorraine l'enlace. Nessa est jalouse de sa sœur, de sa capacité à se laisser dorloter par Lorraine.

– Je suis tellement contente que mes filles soient rentrées, dit-elle.

Elle prend Nessa par les épaules aussi, qui s'abandonne à cette étreinte, et l'espace d'un instant il y a ce sentiment de proximité, cette impression qu'elles pourraient rester assises là un moment, mais non, Tanya redresse la tête et lâche :

– Il fait trop froid dehors.

– Rentrez, mes chéries, dit Lorraine. Je vous rejoins dans une minute.

Nessa et Tanya se lèvent et laissent leur mère fumer tranquillement sur le perron.

Cette nuit-là, Nessa se réveille en sursaut d'un cauchemar – un rêve récurrent, où ses dents tombent en miettes dans sa bouche et où elle recrache les morceaux, à peine plus gros que des grains de poussière, dans sa main. Elle s'assied dans son lit, passe sa langue sur ses dents, toujours là, bien entières et alignées.

Elle perçoit comme une vibration dans l'atmosphère – Nessa ne sait pas bien de quelle nature, mais elle comprend soudain qu'elle a été réveillée par un bruit fort. Un claquement de porte. À côté d'elle, Tanya dort, recroquevillée sur le flanc, un oreiller serré contre elle. Nessa se lève doucement et sort dans le couloir. Le parquet est froid sous ses pieds nus. La porte de Lorraine est ouverte, et Nessa entre dans la chambre. Les murs nus semblent la fixer. Le lit est vide.

En bas, elle se dirige vers la lumière dans la cuisine. Dès qu'elle s'en approche, Nessa aperçoit sa mère. Lorraine est par terre, adossée aux placards, genoux repliés, en chemise de nuit. Elle incline la tête si bien que son oreille droite

touche presque son épaule droite. Elle se tient le cou. Quand elle lève les yeux vers Nessa, celle-ci constate que le blanc de son œil gauche est entièrement rougi – et que le droit est marbré de rouge.

Nessa se précipite vers elle. De près, Lorraine sent très fort. Une odeur puissante qui donne la nausée – un parfum artificiel de fleurs mêlé à celui de la décomposition et de la transpiration. Une odeur qui n'est pas familière et qui, pour une raison étrange, effraie encore davantage Nessa que les yeux de sa mère. Lorraine fait glisser une de ses mains sur sa gorge et serre à peine les doigts ; aussitôt Nessa comprend ce que Jesse a fait.

– Il est où ?

– Parti.

Nessa se relève.

– J'appelle les flics.

Lorraine l'agrippe violemment par le poignet et, malgré sa résolution, Nessa s'assied.

– Je ne veux pas les mêler à ça.

Lorraine balaie sa cuisine de son regard rouge et brillant.

Nessa et elle entendent alors des bruits de pas, et elles redressent aussitôt la tête, terrifiées. Ce n'est que Tanya.

– Oh, mon Dieu, lâche-t-elle en écarquillant les yeux.

En quête d'une réponse, elle se tourne vers Nessa, qui se contente de secouer la tête, interdite.

– Il faut m'emmener à l'hôpital, dit Lorraine, sans s'adresser à Nessa ou à Tanya, mais au vide.

Tanya se précipite vers sa sœur et sa mère. Elles se relèvent toutes les trois, et l'odeur est si forte que c'en est gênant.

Nessa a soudain une vision de l'avenir, lorsque Lorraine sera vieille, que Tanya et elle devront l'aider à quitter un fauteuil.

– On va prendre ma voiture, décide Tanya. Je vais chercher mon sac.

Elle prend le volant ; Nessa s'assied à l'arrière avec leur mère et lui tient la main, douce et étonnamment froide. Lorraine garde les yeux ouverts et rivés droit devant elle, sur le pare-brise. Dans le rétroviseur, Nessa peut voir le visage de Tanya, qui a le regard clair et les traits impassibles, pourtant elle agrippe si fort le volant que ses doigts sont blancs, et elle dépasse la limite de vitesse de plus de vingt kilomètres-heure.

C'est le milieu de la nuit et les rues sont presque désertes, Mass Avenue est un ruban noir et lisse qui se déroule devant elles. Elles enchaînent les feux verts, comme si la ville savait ce qui se passe et leur dégageait le passage. Nessa jette un coup d'œil par la vitre aux autres conducteurs nocturnes – essentiellement des camionneurs. Elle se demande où est Jesse. Dans un bar, sans doute, ou en train de rouler sans but. Elle l'imagine avec les mains autour du cou de Lorraine. Cette image lui donne aussitôt la sensation d'étouffer, et elle est incapable, pendant quelques secondes, de déglutir ou de prendre une inspiration, tant sa gorge est prise dans un étau de panique.

Elle se rappelle la fois où elle avait ramené chez elle un type rencontré sur Tinder qui a posé les mains sur son cou pendant qu'ils couchaient ensemble.

– Tu aimes ça ? lui avait-il susurré en exerçant une légère pression.

C'était la seule question de toute la soirée dont la réponse semblait réellement l'intéresser. Nessa avait été surprise : il avait l'air si doux.

– Oui, lui avait-elle répondu.

Il s'appelait Nick, et ils avaient continué à coucher ensemble le restant de l'été. Ils n'avaient jamais rien fait d'autre néanmoins. Il lui avait dit qu'il ne recherchait pas une histoire sérieuse.

Nessa avait attendu qu'il recommence. Ça n'était jamais arrivé, et elle avait eu trop honte pour réclamer. Mais ça avait, malgré tout, toujours été là entre eux comme une possibilité, et c'était ce qui rendait leurs ébats intéressants. À la fin de l'été, Nick avait annoncé à Nessa qu'il avait une petite amie et qu'il ne pouvait plus la voir.

Elle observe de nouveau sa mère. Puis elle baisse sa vitre pour que l'air printanier, frais, emplisse le silence et masque l'odeur de fleurs en décomposition.

Quand elles arrivent aux urgences de l'hôpital Somerville, une infirmière accourt aussitôt avec un fauteuil roulant pour aider Lorraine, qui se traîne visiblement.

– Doucement, voilà, dit-elle en l'aidant à s'asseoir.

L'infirmière ne semble ni surprise ni inquiète de voir les yeux écarlates et les marques de la même couleur qui ont commencé à apparaître sur le cou de Lorraine.

– C'est calme, ce soir, lui dit-elle. Vous ne devriez pas attendre trop longtemps avant de voir un médecin.

– Merci, répond-elle. Ce sont mes filles, ajoute-t-elle en levant une main. J'aimerais qu'elles viennent avec moi.

NOTRE PART D'OMBRE

L'infirmière regarde Nessa et Tanya, puis elle sourit :

– Aussi jolies que leur mère.

Elle pousse le fauteuil roulant dans le couloir, et les deux filles lui emboîtent le pas. Ça fait très bizarre à Nessa, cette impression que sa mère connaît cette infirmière, sa mère qui paraît minuscule dans ce fauteuil, dans lequel elle s'est d'ailleurs aussitôt assise, comme si ce n'était pas la première fois.

Tanya a du mal à respirer. Une odeur étrange flotte dans la salle d'attente – étrange au sens de « mauvaise » –, et chaque fois qu'elle pose le regard sur sa mère aux yeux rouge sang elle sent monter de son ventre une vague de nausée si puissante qu'elle doit se retenir de courir vomir aux toilettes. Elle essaie donc de fixer le front de sa mère ou de perdre son regard dans le vague chaque fois que celle-ci se tourne dans sa direction. Une chance que Nessa se charge de lui tenir la main. Si Tanya était contrainte de toucher Lorraine dans cet état, elle est à peu près certaine qu'elle vomirait pour de bon.

– Mais où est le docteur, putain ? répète-t-elle pour la troisième fois, en sortant son téléphone.

Il est une heure quatorze. Eitan dort forcément.

– Je suis sûre qu'il ne va plus tarder, trésor, répond Lorraine d'une voix douloureusement rauque.

Tanya regrette aussitôt d'avoir posé la question.

– Excusez-moi un instant.

Dès qu'elle est dans le couloir, elle se met à courir. Elle atteint les toilettes, accessibles aux handicapés, juste à temps, et claque la porte derrière elle.

Petite, elle pleurait toujours quand elle vomissait. Pas après, mais pendant. Comme si les deux réactions physiologiques étaient liées. Elle ne sait pas l'expliquer. Elle a perdu cette habitude en grandissant, celle de pleurer dès qu'elle vomit. Et pourtant là, tandis qu'elle se précipite sur la cuvette immaculée des toilettes, des larmes brûlantes roulent sur ses joues, à croire que le lien entre les deux est rétabli.

– Merde, marmonne-t-elle dans la cuvette, une fois qu'elle a vidé le contenu de son estomac.

Elle redresse la tête et découvre une affiche plastifiée sur le mur devant elle. *C'est douloureux d'appeler, mais c'est encore plus douloureux de ne pas réagir. Contactez un de nos conseillers spécialistes des violences conjugales, disponibles 24 h/24, si vous ou quelqu'un de votre entourage...*

Tanya tire la chasse, puis elle se lève pour constater les dégâts dans le miroir. Son visage n'est pas en aussi mauvais état qu'elle ne le craignait. Elle n'a pas assez pleuré pour avoir les yeux bouffis, et après s'être rincé le visage et la bouche avec de l'eau froide elle redevient présentable.

Elle sort son portable pour appeler Eitan.

Il décroche à la seconde sonnerie.

– Tout va bien ?

Sa voix, à demi endormie, exprime un mélange d'empressement et d'inquiétude. Il est habitué à être rapidement sur le pont avec ses nuits de garde.

– Oui, moi ça va, mais pas maman.

Tanya a un trémolo et elle se demande si elle va encore pleurer. Elle réussit pourtant à se ressaisir.

– Jesse l'a étranglée. On est aux urgences, on attend le médecin.

Elle jette un coup d'œil à l'affiche au-dessus des toilettes et envisage de l'arracher – comme si elle craignait qu'il n'y ait un micro caché derrière.

– Oh, la vache, Tanya.

Elle l'imagine s'asseyant dans leur lit.

– Tu veux que je vienne ?

– Non. Enfin si, bien sûr. Mais je ne pense pas que ce serait une bonne idée.

– Comment c'est arrivé, enfin ?

– Je ne sais pas. On cherche encore à comprendre.

Tanya se détourne du miroir pour aller et venir dans les toilettes.

– Pour être parfaitement honnête, Eitan, je ne peux pas m'avouer surprise. Bien sûr, je suis choquée. Personne ne s'attend à se réveiller en pleine nuit et à découvrir une chose pareille... Mais Jesse a tout du type violent. Il est dans la manipulation et le contrôle, il manque de confiance en lui et il recherche le pouvoir. Il la maltraite psychologiquement depuis des années. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'il en vienne aussi aux mains. Je pensais juste que je me serais rendu compte de quelque chose, ou qu'elle l'aurait quitté si ça allait aussi loin, tu vois ?

En prononçant ces mots, elle s'interroge : est-elle tout à fait honnête ? C'est vrai, elle ignorait que Jesse s'en prenait

physiquement à sa mère. Tanya ne s'est jamais autorisée à envisager une telle chose. Et elle ne rentre presque jamais à Arlington. Elle appelle sa mère une fois par mois, au mieux, et elles n'abordent aucun sujet personnel. Tanya ne prend pas de nouvelles de Jesse.

– Tanya...

– À moins que ce ne soit une première, et dans ce cas il faut le faire arrêter et en finir au plus vite. Prendre des photos des blessures... Il y a des témoins puisque nous sommes aux urgences. En somme, on a toutes les preuves qu'il nous faut. On obtiendra sans aucun mal une injonction d'éloignement, il sortira de nos vies une bonne fois pour toutes et on n'aura plus jamais à voir son horrible tronche de connard.

– Tanya...

– Quoi ?

– Est-ce que ça va ?

– Ouais.

– Tu parles vraiment très vite.

– Et... là... c'est... mieux ?

Elle entend qu'Eitan prend son élan.

– Tu as dû avoir très peur.

Il utilise sa voix douce, celle que Tanya associe à son éducation religieuse, avec son désir acharné de paternité, avec cet amour qu'il lui porte, si inconditionnel qu'il confine presque au ridicule.

– Je n'ai pas de temps pour une séance de psy, je dois rejoindre ma mère. Je t'appelle plus tard, d'accord ?

– Oui, s'il te plaît. Et Tanya, tiens-moi au courant si tu changes d'avis, je peux venir.

NOTRE PART D'OMBRE

– Promis.

Elle sait toutefois avec certitude que ça n'arrivera pas. Sa vie avec Eitan appartient à une sphère distincte de sa vie avec sa famille. Elle ne veut surtout pas mélanger les deux. Elle ne veut surtout pas prendre le risque de contaminer son bonheur avec cette part d'ombre.

- Lui et moi, c'est fini, déclare Lorraine.

Elle est assise dans son lit d'hôpital, en blouse médicale, et Nessa est à son chevet, sur un tabouret roulant. Tanya, quand elle revient des toilettes, s'assied sur un second tabouret qu'elle approche brutalement du lit.

- On devrait demander son arrestation, dit-elle en sortant son portable. Tout de suite.

Lorraine secoue la tête avec vivacité puis grimace.

- Non.

- Et pourquoi ça ?

- Ça ne fera que l'énerver encore plus.

- D'accord, mais est-ce qu'il partira ?

Tanya a enfilé son manteau sur son pyjama, pourtant elle dégage quelque chose de professionnel dans sa posture, dans sa façon de se pencher en avant jambes croisées, son téléphone à la main, comme une arme. Nessa se sent rétrécir en présence de sa petite sœur.

- Partir d'où ? demande Lorraine.

- De la maison.

– C'est là qu'il vit, Tanya.

Elle regimbe aussitôt.

– Eh bien, il doit dégager. On ne rentrera pas s'il est là.

– Je ne peux pas le mettre à la porte, Tee.

– Bien sûr que tu peux. Tu ne veux pas porter plainte, et c'est une erreur, laisse-moi te le dire, parce que tu pourrais obtenir une injonction d'éloignement, ce qui le contraindrait légalement à partir.

Sous l'éclairage blafard de l'hôpital, le visage de Lorraine est livide. Son mascara a laissé des traînées et des petits paquets autour de ses yeux injectés de sang.

– Je ne veux pas en faire toute une histoire.

– Mais c'est lui, maman, qui en fait toute une histoire !

Regarde-toi !

Lorraine ne répond rien. L'odeur de fleurs en décomposition s'est accentuée, et Nessa se rend soudain compte qu'elle retient son souffle, qu'elle évite de respirer.

– Maman, est-ce que c'est déjà arrivé ? murmure-t-elle.

– Non, réplique Lorraine avec force. On s'est disputés, c'est compliqué.

– Je ne vois pas ce qu'il y a de compliqué, dit Tanya en montrant le cou de sa mère.

Celle-ci baisse les yeux.

– Je l'ai frappé en premier.

– Je m'en fous.

Le regard de Tanya semble habité. Quelque chose a changé en elle, depuis son retour des toilettes. Elle est passée de la stupeur à la fureur, et Nessa a un peu peur d'elle

– des mots qui pourraient franchir ses lèvres. Elle ne connaît

plus Tanya comme elle la connaissait dans leur enfance. Et c'est dû à Tanya, qui ne se laisse plus approcher aussi facilement. Dans les situations de crise, elle se retranche... Et Nessa se retrouve seule avec ses interrogations et son sentiment d'inutilité.

– Il t'a étranglée, maman, insiste Tanya.

En quête de soutien, elle lance à sa sœur un regard féroce, mais Nessa est pétrifiée. Elle connaît ça, la honte qui paralyse. Honte de ne pas avoir su que Jesse était capable d'une chose pareille. Alors qu'elle aurait dû le savoir. Pire : Jesse était quelqu'un en qui elle avait toute confiance. Quelqu'un dont elle se sentait proche, qu'elle aimait même peut-être. Tout ça est insoutenable.

– Depuis combien de temps ça dure, cette histoire ? finit-elle par demander, alors que Tanya continue à vriller ses yeux sur elle.

Nessa ne s'explique pas pourquoi elle semble être l'objet de la rage de sa sœur.

– Il n'y a pas d'« histoire », se défend Lorraine, qui continue à fixer Tanya. On s'est disputés et on s'est laissé déborder, lui et moi. Ça arrive parfois.

– Ce n'est pas une dispute, ça. Je n'en reviens pas d'avoir à t'expliquer une chose pareille, maman. Tu serais complètement idiote de le laisser revenir.

– Tanya, ne me parle pas sur ce ton.

– Comment est-ce que je te parle ? riposte-t-elle. Comme une fille qui n'a pas envie de retrouver sa mère morte dans sa propre cuisine ? Tu mesures à quel point la situation déconne ?

– Pourquoi vous vous êtes disputés ? intervient Nessa.

– Il a entendu ce que j'avais dit à son sujet, répond Lorraine d'une voix étranglée, exprimant une émotion pour la première fois de la nuit. Sur le facteur. Et sur le fait que votre père avait confiance en lui. Je n'en reviens pas d'avoir été assez conne pour dire une chose pareille alors que Jesse était juste à côté.

On frappe alors à la porte, un seul coup, et un médecin en blouse blanche entre sans attendre de réponse. C'est un homme si maigre que sa silhouette a presque des courbes concaves.

– Lorraine, dit-il d'une voix à la gravité surprenante pour son physique.

Alors qu'il s'approche du lit, les sœurs font rouler leurs tabourets en arrière, pour lui laisser de l'espace.

– Docteur Reimer. Je vous présente mes deux filles, Nessa et Tanya.

Il leur serre brièvement la main à chacune avant de reporter son attention tout entière sur Lorraine.

– Comment vous sentez-vous ?

Lorraine a un sourire désabusé, et Nessa sent son estomac se nouer dès qu'elle voit les bagues de sa mère.

– J'ai connu des jours meilleurs.

– J'aimerais vous poser quelques questions sur ce qui s'est passé. Vous préférez que vos filles attendent dans le couloir ?

Lorraine considère ses filles avec défiance.

– Elles peuvent rester.

Le docteur Reimer consulte alors le dossier électronique ouvert sur l'ordinateur posé sur une console haute, dans un coin de la chambre, puis il s'assied à côté de sa patiente.

– Pourriez-vous me décrire l'enchaînement des événements de la soirée ?

– C'est mon mari. On s'est disputés.

Elle se touche le sommet du crâne, et Nessa remarque alors combien elle a les cheveux gras. Elle est d'ailleurs étonnée de ne pas l'avoir remarqué plus tôt.

– Il m'a lancé un flacon de savon liquide, qu'il m'a renversé dessus. Et ensuite il m'a étranglée.

Nessa a la nausée. Elle observe Tanya à la dérobée : son visage n'exprime pas la moindre émotion. Maintenant que le médecin est là, elle est sur la réserve, étonnamment, comme si elle voulait se mettre en retrait.

– Avez-vous perdu connaissance ?

– Non.

– Vous n'avez pas vu apparaître des points lumineux dans votre champ de vision, ou d'autres manifestations du même type ?

Lorraine plisse les paupières.

– Un peu, peut-être.

Le docteur hoche la tête.

– Décrivez-moi ce que vous avez vu.

– Dans ma vision périphérique, les choses se sont mises à tanguer. J'ai vu des flashes.

– Et côté déglutition ?

Lorraine se touche la gorge avant de déglutir.

– Ça va. Un peu douloureux.

– Des bourdonnements dans les oreilles ?

– Non.

Le docteur Reimer se redresse.

– Vous voulez bien lever les yeux vers moi.

Lorraine penche la tête en arrière. Il l'ausculte, lui tâte le visage.

– Ça fait mal ?

Lorsque Lorraine déglutit cette fois, Nessa lit dans son regard de la souffrance.

– Un peu.

– Vous avez une hémorragie sous-conjonctivale.

Voyant que sa patiente ne paraît pas comprendre ce qu'il dit, il ajoute :

– Les vaisseaux à l'intérieur de vos yeux ont éclaté.

Lorraine est si surprise qu'elle se tourne vers ses filles.

– C'est vrai ?

Le médecin se rassied à côté d'elle et, quand il reprend la parole, son ton est encore plus enveloppant qu'avant.

– Lorraine, souhaiteriez-vous vous entretenir avec un psychologue ? On peut en faire venir un tout de suite.

Ce n'est pas la première fois qu'il le lui propose. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute.

Lorraine secoue la tête.

– Je n'en ai pas besoin.

– Je m'excuse d'insister, Lorraine, mais si, vous en avez besoin.

Elles quittent l'hôpital une heure plus tard, avec l'instruction pour Lorraine de se reposer, et le numéro de la

permanence téléphonique d'une association spécialisée dans les violences domestiques, pour le cas où Lorraine changerait d'avis.

Elles n'échangent pas un mot pendant le trajet du retour, même si le silence n'est pas le même qu'à l'aller : il s'accompagne d'une tension. Lorraine et Nessa ne se tiennent plus la main. Tanya continue à foncer, et ses coups de volant sont moins doux. Nessa ouvre sa vitre et caresse l'air avec sa main jusqu'à ce que Lorraine lui demande de fermer parce qu'elle a froid.

Lorsqu'elles se garent devant la maison, il est trois heures, et la voiture de Jesse n'est pas là.

- Et s'il revient ? s'inquiète Tanya en coupant le contact.
- Il ne reviendra pas, dit Lorraine. Je lui ai envoyé un texto. Il va dormir chez un ami.
- Et demain ? insiste Tanya.

Lorraine soupire.

- On verra ça le moment venu. On va se coucher maintenant.

Cette nuit-là, Nessa s'efforce d'étouffer ses pleurs dans son oreiller. Elle déteste le regard que Tanya a posé sur elle dans la chambre d'hôpital, la colère qu'elle a semblé éprouver face à l'incapacité de Nessa d'intervenir dans la conversation, ou seulement pour dire ce qu'il ne faut pas. Tanya ne s'est pas recouchée, et Nessa est convaincue que c'est parce qu'elle lui en veut.

Nessa se reproche d'être sortie faire un tour avec Jesse. Elle est gênée d'avoir ressenti une telle joie quand il l'a

complimentée, quand il lui a proposé de dire à Henry de dégager. Elle a honte d'avoir avant tout ressenti de la tristesse lorsque Tanya a évoqué l'injonction d'éloignement. La tristesse de ne peut-être plus jamais revoir Jesse.

Nessa en veut à sa sœur, aussi. C'est facile de mettre son nez dans les relations des autres, d'émettre des jugements et de proposer des changements, quand on est attendu à la maison par quelqu'un qui vous aime. Pour les femmes comme Tanya, la peur de la solitude n'existe pas.

Nessa prend son portable pour écrire un message à Henry. *Tu me manques*. Elle sait qu'elle ne l'enverra jamais, pourtant elle laisse les mots là, dans la petite fenêtre de leur fil de textos.

Soudain, un événement stupéfiant se produit. Des points de suspension apparaissent dans la bulle de Henry. Il est en train de lui écrire. Nessa cesse aussitôt de pleurer et attend, le cœur battant. Les points de suspension disparaissent.

Elle attend une heure entière, mais aucun message n'arrive jamais.

Tanya ne remonte pas se coucher cette nuit-là. Elle s'assied dans l'escalier avec son téléphone, elle guette Jesse.

Une voiture se gare devant la maison à cinq heures, et elle se lève. Le déchaînement de son cœur est si violent, si hors de contrôle, que tout son corps palpite. Elle tient son téléphone dans une main et ses clés dans l'autre. Elle a suivi un cours de krav maga il y a quelques années, et elle répète les mouvements dans sa tête. Elle se souvient de la posture initiale de combat, une jambe derrière l'autre, l'attaque avec le coude. Jesse ne risque pourtant pas de s'en prendre à elle. Il est trop malin, trop calculateur pour faire une chose aussi stupide. C'est d'ailleurs tout le problème avec lui – ce que Lorraine refuse de comprendre. Ses emportements n'ont rien d'incontrôlé. Au contraire.

Elle pense à Eitan, à ce qu'il dirait s'il savait qu'elle se prépare à affronter Jesse. « Laisse-moi au moins venir t'aider », insisterait-il. Mais Tanya a appris il y a bien longtemps qu'une seule personne peut vraiment la protéger, et c'est elle.

Jesse entre en chancelant. Il referme la porte derrière lui puis redresse vivement la tête dès qu'il aperçoit Tanya. Il empeste autant que s'il sortait d'une cuve de bière.

- Tu ne peux pas rester ici, lui dit-elle tout bas, pour ne réveiller ni Lorraine ni Nessa.

Il promène son regard autour de lui.

- Je vais dormir sur le canapé.

- Non.

Il soupire.

- Tanya...

Elle déteste ça, quand il prononce son prénom.

- Quoi ?

- Comment va-t-elle ?

Il se décompose, et Tanya comprend qu'il a pleuré, elle remarque ses yeux rougis et son visage marbré.

- À ton avis, enfin ?

Il se laisse glisser à terre et se prend la tête à deux mains.

- Tu as trente secondes pour partir. Sinon, j'appelle les flics.

Jesse s'en va, mais le cœur de Tanya ne ralentit pas. Elle s'allonge sur le canapé et agrippe le plaid bleu, les yeux grands ouverts. Des images défilent dans son esprit, des images qu'elle ne veut pas revoir, de choses auxquelles elle n'a pas pensé depuis des années. Elle essaie de se concentrer sur des détails sans intérêt, comme la couleur des murs, le contact de la laine du plaid sur son menton et ses avant-bras. Elle se force à visualiser Eitan - ses yeux, son nez, ses bras -, leur appartement new-yorkais. Mais elle le revoit

sans arrêt, lui, l'expression avide de son visage quand il a fondu sur elle cette fameuse nuit, la lumière tamisée de la chambre. L'espace qui se réduisait.

Elle s'assied. Elle se dirige vers la porte d'entrée pour en secouer la poignée. C'est bien fermé. Ce qui ne change rien à la situation, bien sûr ; Jesse a la clé. Et pourtant ça l'apaise. Elle se rend dans la cuisine et l'allume. Elle évite de regarder l'endroit où, il y a encore quelques heures, Lorraine était avachie par terre. Elle ouvre le réfrigérateur et le congélateur, étudie leur contenu. De la nourriture industrielle, des barquettes de traiteur, des plats préparés. Triste mais pas surprenant.

Elle opte pour une pomme et du beurre de cacahuètes. Sa mère achète la marque préférée des enfants, avec des morceaux croustillants. D'un autre côté, se raisonne Tanya, c'est peut-être un choix de Jesse. Pendant qu'elle mange, le soleil du petit matin pénètre progressivement par la fenêtre pour former des flaques de chaleur. Tanya pense à la lumière dans la chambre de sa mère, elle se demande à quoi ressemblera le visage de Lorraine ce matin, s'il aura changé de forme et de couleur après plusieurs heures.

Le bruit de mastication de Tanya et le bourdonnement du réfrigérateur sont les seuls bruits dans la maison. Comparé à New York, Arlington est si calme que c'en est déroutant. Complètement flippant. Tanya est étonnée d'avoir pu supporter ça, petite, toutes ces heures de nuit, de silence continu. Elle avait Nessa, bien sûr, juste au-dessus d'elle dans leurs lits superposés. Le son de sa respiration, de ses soupirs, de ses murmures. C'était ce qui arrivait quand

on partageait sa chambre avec sa sœur. Il n'y avait jamais de silence complet. Parfois, Tanya pouvait quasi entendre Nessa penser.

Elle termine sa pomme et monte chercher ses vêtements de course. Nessa dort. Les rideaux sont tirés, et la chambre est plongée dans une douce lumière bleu saphir, la même que celle des matins de leur enfance.

Nessa remue. À l'adolescence, elles ont démonté les lits superposés et placé chacun d'eux le long de murs opposés.

- Il est quelle heure ?

- Tôt, répond Tanya en furetant dans sa valise.

Rendons-toi.

Nessa se retourne et remonte sa couette sur sa tête.

En bas, Tanya s'assied sur la dernière marche pour lacer ses baskets. Il resurgit dans son esprit. Lui. Pas seulement son visage, mais son corps entier. Et cette fois le souvenir de son odeur est présent lui aussi. Un mélange de tabac, de savon mais qui ne parvient pas à masquer quelque chose de putride, comme du jambon avarié. Tanya se relève d'un bond, presse les paumes de ses mains sur ses yeux et secoue la tête pour chasser ces pensées.

Elle se précipite dehors et, aussitôt, elle se sent mieux, libérée de l'atmosphère étouffante qui règne entre ces quatre murs. La journée vient à peine de débuter, le soleil est encore bas à l'horizon, les maisons de Winter Street sont toujours endormies, immobiles et silencieuses. Tanya part dans la direction de Mass Avenue, dépasse les courts de tennis déserts puis l'aire de jeux, tout aussi vide, devant l'école privée – cet établissement rassure Tanya, ça a toujours été

le cas, même lorsqu'il était fréquenté par des élèves souffrant de troubles du comportement, qu'elle entendait crier de chez elle.

Plus elle se rapproche de Mass Avenue, et plus les habitations deviennent cossues. Un certain nombre de celles qui existaient dans son enfance ont été détruites et remplacées par de nouvelles, plus grandes et plus modernes. Tanya atteint Mass Avenue, l'artère principale d'Arlington, qui vient de Boston et traverse plusieurs de ses banlieues. Si elle tournait à gauche sur la route, elle atteindrait assez rapidement North Cambridge – un endroit sordide, sans grand intérêt, très bruyant à cause de la circulation et qui donne cette étrange impression d'être à la fois bondé et à l'abandon, avant, si elle persévérait, de rejoindre la partie de Cambridge plus luxueuse, avec ses constructions en brique recouverte de vigne vierge, ses ponts qui franchissent le Charles et où pullulent les étudiants. Cette petite bulle d'excellence rassurante.

Et enfin Central Square. Quand Tanya pense à cet endroit, elle a l'image d'une cicatrice exposée au soleil, devenue sombre et laide. Elle l'évite autant que possible.

Voilà pourquoi elle prend à droite sur Mass Avenue, en direction du centre-ville d'Arlington puis, au-delà, des banlieues plus cossues – Lexington et Concord. Où la révolution a vu le jour. Demeures spacieuses avec de beaux jardins, les meilleures écoles publiques de l'État. Elle imagine son père, Simone et Ben, encore endormis dans leurs belles chambres silencieuses de Lexington.

NOTRE PART D'OMBRE

Tanya prend de la vitesse, dépasse l'arrêt de bus, une rangée de boîtes aux lettres et un adolescent qui semble complètement défoncé. Bientôt, tout se confond. Le monde est flou, et la respiration de Tanya s'apaise.